

LA CHASSE AUX MILLIONS

SECONDE PARTIE

(Suite.)

Le lendemain le comte tint conseil avec les principaux chefs sur le prochain départ.

—Gentlemen, dit-il à ses officiers, voici notre situation :

“ Les Apaches sont dans une telle démoralisation, que leur prétendu Messie n'obtiendra plus d'eux de s'opposer à notre passage.

“ Je crois que de ce côté nous n'avons que peu de chose à redouter.”

En ce moment, l'on annonçait un messenger.

Le comte ordonna qu'il fût reçu par les avant-postes et conduit auprès de lui.

Et il reprit :

—Ou je me trompe fort, ou cet Indien vient nous proposer la paix.

En effet, le cavalier apache venait de la part de la reine.

Celle-ci envoyait une lettre à M. de Lincoln.

Le comte en donna connaissance au conseil.

—Ce que j'avais prévu, dit-il, se réalise.

“ La reine a repris le commandement de la nation depuis que tant de mésaventures sont arrivées aux Indiens. Elle m'annonce qu'éclairée par les leçons que nous avons infligées aux siens, elle ne s'oppose plus à notre marche. Elle vous prie d'oublier le passé.

Le comte se mit à écrire une lettre à la reine pour lui proposer une entrevue au delà du désert et y traiter définitivement la paix.

Pendant qu'il rédigeait sa missive, les trappeurs se félicitaient de la tournure que les choses avaient prise.

Mais, la lettre expédiée, le comte reprit :

—Nous allons traverser le désert avec une sécurité relative quant aux Indiens ; mais plusieurs d'entre vous ont attiré mon attention sur un fait : la présence d'un certain drôle, nommé la Couleuvre, qui nous observe depuis un certain temps et que l'on a vu caracoler autour de notre camp.

—Chaque fois, dit Tête-de-Bison, que la Couleuvre s'est montré autour d'une caravane, elle a été pillée par les pirates de la savane.

—Je ne comprends point, dit le comte, que l'on n'ait pas encore fusillé ce coquin. . . Mais, messieurs, reprit-il, nous avons des vivres pour quatorze jours, et je crois que nous dépilerons fort nos adversaires si nous suivons la marche que je vais vous indiquer.

“ Au lieu de traverser le désert en huit jours de part en part, je propose d'allonger la route.

“ Le Rio-Colorado tourne les sables pendant un assez long parcours et je vous propose de longer les bords du fleuve pendant dix jours ; puis nous ferons un crochet à droite et nous n'aurons plus que trois journées de marche pour franchir le désert, dont nous aurons contourné la circonférence.

“ J'ajoute que sur les bords du fleuve nous avons chance de trouver du gibier.

Et les rapides ! fit quelqu'un des trappeurs.

—Il y a des rapides, monsieur le comte ! fit Tête-de-Bison au nom de tous.

“ Les bords du fleuve, à peu de distance du camp, se resserrent et il coule entre des murs à pic.

“ Point d'autres passages que le fleuve même.

“ Les montagnes sont inaccessibles aux

bœufs et aux chariots ; pour les contourner, cela demanderait bien des jours.

—Mais les rapides franchis, dit le comte, vous ne voyez pas d'obstacle à notre voyage ?

—Non ! . . . Mais !

—Eh bien ! messieurs, les rapides ne sont pas infranchissables.

Et, au milieu de la surprise générale, le comte reprit :

—Depuis le jour du combat, j'ai adopté l'idée que m'ont proposée deux squatters, gens du Canada, où les rapides n'arrêtent jamais la marche de leurs canots.

“ Comme je me promenais dans le camp, j'entendis un des squatters dire aux autres :

“ Si j'étais le comte, je prendrais par Rio-Colorado et j'évitais quatre jours sur huit dans la traversée des sables.”

“ J'ai engagé ce squatter à m'expliquer son plan et, après vérification, il est praticable.

“ Veuillez me suivre, messieurs ; vous en jugerez.”

Les officiers, sur l'ordre du comte, firent prendre les armes à une compagnie ; l'on se mit en marche vers les rapides.

Un fourgon accompagnait,

L'on atteignit la suite de chutes que formait le Colorado à quelque distance du camp de la caravane.

Le fleuve offrait là un majestueux spectacle.

Ses flots, resserrés entre les murs à pic d'une montagne de roche, se précipitaient tumultueusement sur des récifs qui sortaient les uns à fleur d'eau, les autres à une certaine hauteur, et qui entravaient la course du flot.

Autour d'eux, les eaux bouillonnaient avec violence et les couvraient d'écume.

La pente était si rapide que le fleuve se ruait sur les obstacles avec l'apparence d'une masse d'eau qui vient de renverser une digue.

Ça et là, tout le cours était fermé par une seule ligne d'obstacles au-dessous desquels l'eau jaillissait comme par un effort voulu ; le fleuve semblait prendre vie et volonté, tant il se ruait avec une sorte de fureur qui en faisait comme un être animé.

C'est en ces endroits qu'il formait chute.

C'est là qu'il semblait impossible qu'un canot ne sombrât point.

Qu'on s'imagine une barque passant par-dessus un barrage d'écluse, et l'on aura une faible idée du danger apparent de la navigation dans ces rapides.

Il y avait environ trois cents pas de chutes.

Le comte laissa les trappeurs à leur contemplation devant ce spectacle, et il ordonna à une vingtaine de squatters qui l'avaient suivi de commencer les expériences.

Les squatters tirèrent des fourgons des boîtes de jone, ils les lièrent sous le ventre d'un vieux bœuf malade et condamné qui avait été amené sur le chariot, et ils poussèrent l'animal au courant.

On vit le fleuve s'emparer du bœuf, maîtriser le peu de mouvements, que pouvait faire l'animal et le pousser avec une violence telle que l'œil le suivait à peine.

Le bœuf était projetée avec force dans les chutes ; il disparaissait quelquefois, revenait ensuite à la surface, et disparaissait encore.

—Il passera, dit Tête-de-Bison, mais il sera en morceaux en arrivant dans l'eau tranquille.

Tous croyaient à cette prophétie.

Mais on vit le bœuf, au-dessous des rapides, nager vers la rive et prendre pied ; il était sauf et point endommagé, car tout vieux et épuisé qu'il fût, il se mit à brouter.

Le bœuf parut lui avoir donné de la vigueur.

—Êtes-vous convaincus, messieurs ? demanda le comte.

Les trappeurs étaient stupéfaits.

—Camarades, dit un squatter, nous autres gens du Canada, nous nous faisons un jeu des rapides.

“ Jamais une de nos caravanes ne se laisse arrêter par les chutes de cette sorte.

“ Vous ignorez cela, ici, dans les prairies du Mexique ; mais fiez-vous à nous comme nous nous fions à vous pour ce qui est des choses que vous savez bien et dans lesquelles vous êtes expérimentés.

“ Nous répondons de tout.

—Je crois, que le voyage est possible, dit le Trappeur.

“ Mais comment fera-t-on passer le matériel ?

—Comme pour le bœuf, dirent les squatters ?

“ Tout sera empaqueté de jone, même les voitures.

“ Nous savons comment nous y prendre, et rien ne sera mouillé, nous l'affirmons.”

Sur cette assurance, on retourna au camp en dévisant fort gaiement sur les étranges choses que tout le monde serait obligé de faire le lendemain.

La troupe du comte venait de disparaître au loin.

Sur le bord du fleuve, un homme parut : c'était la Couleuvre.

Il souriait.

Bientôt un autre homme se montra : c'était John Huggs.

Vous avez tout vu, capitaine ? dit la Couleuvre.

“ Ma perpétuité n'était pas en défaut, et c'était bien la voie du fleuve que devait prendre la caravane.

—C'est vrai ! dit John Huggs. Vous êtes un maître homme.

—Avez-vous donné rendez-vous à vos deux compagnons ?

—Oui. . . je les attends.

—Ce sont deux forts nageurs et des gailards résolus. Nous connaissez le souverain, son issue ; vous n'avez rien à craindre puisqu'hier nous avons fait au fond du gouffre la répétition générale. Je vous quitte.

—Si vous restiez ?

—Mon cher, vous savez ce que je vous ai dit. J'adore la tranquillité. J'ai des idées, je les vends, mais je ne les exécute point. Bonne chance !

—Bonne nuit, cabellero.”

La Couleuvre siffla, un mustang accourut ; le jeune lepero le monta et disparut bientôt à l'horizon.

John Huggs demeura seul aux bords du fleuve.

Ils songeait en contemplant les rapides. . .

Les deux rives du fleuve, nous l'avons dit, sont formées de rocs aux parois verticaux et à la base rongée par les eaux. D'énormes blocs surplombants menacent de se détacher, tandis que d'autres forment de hautes murailles aux pentes visqueuses et luisantes dans l'ombre.

Entre ces rives bizarrement accidentées et formées d'éboulements, le fleuve grandit et tourbillonne.

Ses eaux se brisent avec violence sur les rochers ; l'écume jaillit et retombe en neige éblouissante malgré la sombreur de la nuit.

Des tourbillons, des remous se forment, se mêlent, se choquent dans un désordre grandiose auquel les ténèbres prêtent un aspect sinistre. Puis les rochers deviennent plus nombreux. Leur masse semble vouloir defier les efforts du fleuve.

Sur un point, la barrière de granit est ouverte ; en cet endroit, une barque habilement dirigée peut franchir le rapide : la